

## Lectures et prolongements de *Soufi mon amour*

---

SHAFAK Elif, 2010, *Soufi, mon amour* [*The Forty Rules of Love*], Editions 10/18.

### Un livre dans le livre

Une femme, d'abord. Femme au foyer, mère de famille, déroule le cours de ses jours sans passion, affublée d'un mari qui la trompe et d'enfants médiocres. Pour échapper à la banalité de son existence, elle devient lectrice chez un éditeur et reçoit le manuscrit d'...

Un homme, ensuite. Mystérieux et profond comme il se doit. Artiste, écrivain, dont l'ombre plane sur le livre. Il est d'ici, il est d'ailleurs.

L'amour, enfin, qui emporte tout.

Revenons aux banalités d'usage. Faisons bref. Bien écrit, bien construit, bien documenté, *Soufi mon amour* est un livre captivant. En entremêlant deux histoires d'amour, celle d'une juive américaine lambda qui nous est contemporaine et le récit de la passion de Rûmî pour Shams, Elif Shafak mène sa réflexion sur l'amour, la foi, l'homme, etc. par le prisme du soufisme. Mystique orientale dont le texte se fait une ample et belle introduction.

Allons plus avant.

*Soufi mon amour*, c'est aussi – et surtout – un livre dans un livre. Ce second livre, enclos dans le premier, c'est *Doux blasphème*, ou l'histoire de Rûmî. Deux histoires séparées par les siècles, mais qui résonnent ensemble, qui se mêlent, qui se tissent. Qui finissent par n'en faire plus qu'une. Le passé ne finit jamais d'innover le présent.

La fin est le commencement. Les deux livres naissent dans la mort. Mort symbolique d'Ella qui lit dans la carte de Saint-Valentin de son mari, son éloge funèbre. Mort spirituelle de cette femme dont l'existence est un perpétuel recommencement et qui a oublié le sens de « vivre ». Mort physique de Shams, assassiné, englouti dans les eaux du puits. Débuts similaires et tragiques auxquels font échos des fins identiques, marquées elles aussi par la mort. La double mort de Shams.

*Soufi mon amour* est un cri, jeté à la face du monde moderne.

Il faut commencer par l'exploration de notre temps dans ce qu'il a d'abject. Se déploie la vie d'une bourgeoise américaine, drapée dans une apparence de bonheur factice. Triste comédie humaine, où chacun joue comme il peut son rôle. La superficialité est la règle. Tous arborent un sourire de convenance.

Ella est une femme modèle. Ou plutôt, elle se conforme au modèle de femme que l'Amérique a défini pour elle.

Ella a fait le choix d'une sécurité sans histoire, d'une passivité de compromis. Femme trompée et complaisante, elle survit sans passion. Rien ne l'atteint, tout glisse sur elle. Elle ne réagit pas. Elle n'a plus la chair et l'âme à vif, comme ces amoureux écorchés. Elle a fini par perdre le lien avec les êtres qui lui sont proches. Reconduisant chaque jour son existence dans le rituel de ces habitudes diverses, elle paye le choix de la facilité, du confort et du bien-être lénifiant.

Mais il ne s'agit pas pour autant d'absoudre David, le mari trompeur. Loin de là. Il est l'incarnation de ce qui se fait de plus misérable dans toute l'hypocrisie insupportable du mariage bourgeois. Dentiste, « travaillant dur », il s'érige – lui aussi – en époux modèle,

pensant remplir son devoir en gagnant « beaucoup d'argent<sup>1</sup> ». Aucun contrat n'assurera jamais la possession définitive d'un être. Un cœur doit se gagner sans cesse. Mais le voilà bien incapable du moindre geste authentique, incapable de la moindre attention. Il ne prendra conscience de la valeur de ce qu'il va perdre que trop tard. Homme du désir jaloux et mimétique, il ne veut que ce qu'il n'a pas.

Famille ô combien décevante et misérable, où les cœurs sont secs et les yeux humides. L'amour a depuis longtemps déserté la place.

Situation sans espoir. Situation excellente, donc, pour que surgisse du nouveau.

L'amour prendra les traits d'Aziz Zahara, le derviche écrivain.

Leur rencontre, la forme d'un livre.

Pierre vive lancée dans les eaux croupies de l'existence d'Ella.

## Appel à la lecture

Ce livre dans le livre, c'est un appel à la lecture.

En faisant du personnage central le livre-Aziz, Elif Shafak nous enjoint à reconsidérer la place de la lecture dans nos sociétés. Lire n'est pas qu'un divertissement ou un passe-temps. La vie d'Ella est là pour témoigner de la possibilité de cette modification profonde, de cette rencontre avec un lointain rendu si proche. En effet, lire c'est s'engager dans l'histoire d'un autre. C'est s'approprier ses mots, en être traversé.

Accéder au livre, c'est pénétrer le territoire mystérieux et sacré de la signification. « *Tolle, lege !* ». « *Iqra !* ». Lit ! L'injonction à lire est parole d'ange, qu'il s'adresse en latin à Saint Augustin ou en arabe à Muhammad.

La lecture est traversée du signe. L'enfant qui apprend à lire, apprend à chercher le sens derrière les apparences. Toute lecture est interprétation. L'acte n'a rien d'anodin. C'est faire surgir le sens du texte, c'est lui rendre sa dimension sensible, sa musicalité, sa plénitude. Lire c'est incarner, c'est donner une forme (forcément imparfaite). Jusqu'à notre modernité, la lecture ne s'est toujours conçue qu'uniquement orale. Lire c'est donc aussi faire entendre sa voix. C'est s'engager *sur* le sens et *dans* le sens. Le lecteur est agi par le texte autant qu'il ne l'agit.

Lire c'est aussi écouter.

Il faut prendre le temps pour raconter et écouter les histoires. Ce que Shams souligne violemment :

- *Une histoire. Tu aimes les histoires ?*
- *Je n'ai pas de temps pour ça, dis-je avec un haussement d'épaules.*
- *Un homme qui n'a pas de temps pour les histoires, dit Shams avec une certaine condescendance, est un homme qui n'a pas de temps pour Dieu. Ne sais-tu pas que Dieu est le meilleur de tous les conteurs ?<sup>2</sup>*

Les histoires ont bien plus à dire qu'elles ne semblent. Elles se lisent en profondeur.

Histoires, fables, paraboles, perles de sagesses, images offrent la possibilité d'un enseignement qui n'ait pas la sécheresse de la philosophie systématique occidentale. Elles sont leçons sans maître.

---

<sup>1</sup> Shafak, p. 12

<sup>2</sup> Shafak, p. 371

Elles poussent à mobiliser des ressources autres que la raison critique : la connaissance intuitive, la saisie directe des essences. Il s'agit de se laisser imprégner. D'en faire la compréhension non pas sous le mode indirect et atténué de l'intellection, mais sous celui de l'expérience directe. Une histoire, simple à retenir, ça s'emporte dans un pli du cœur. Facile à retenir, facile à transporter, facile à échanger. Mais on ne trouvera personne pour troquer sa lourde métaphysique et ses systèmes monstrueux. Une histoire, ça se garde. Comme le vin qui se bonifie avec l'âge, chaque histoire révèle peu à peu ses secrets et profondeurs. On ira y puiser, le moment venu, le sens dont on aura besoin. Dans chaque histoire, l'universel s'est fait particulier l'espace d'un moment.

Les lectures sont multiples et pareilles au courant des rivières : « il y a quatre courants. Comme les différents types de poissons, certains d'entre nous nagent plus près de la surface, tandis que d'autres nagent en eau profonde, tout au fond<sup>3</sup>. » Shams en mystique décrit les quatre niveaux : la signification extérieure ou sens littéral ; l'analyse plus profonde ; la lecture ésotérique ; et enfin, l'indicible, le Silence de l'Amour<sup>4</sup>. La mystique islamique rejoint ici les interprétations de la mystique juive et chrétienne qui utilisent elles-aussi cette quadruple structure de déploiement du texte. Tous cheminent vers le même centre.

C'est donc en réponse à son appel que s'écrivent ces *lectures et prolongements*.

Percer les apparences : dévoiler le secret des noms, d'abord.

Les noms propres sont des signes placés devant nos yeux qu'une trop grande familiarité nous occulte. Il faut retrouver l'innocence du déchiffrement balbutiant de l'enfant. Humblement, lui seul ne cherche dans le réel que ce qui s'y trouve vraiment. Il ne lui impose pas les aprioris qu'il porte en lui. Il se laisse saisir.

Elif Shafak n'a pas nommé ces deux personnages principaux au hasard. Elle a placé son roman sous le signe de la lumière. Aziz Zahara : « l'Aimé Rayonnant ». C'est un autre Shams dont il reprend les deux attributs. Ella, en hébreux : « Dieu avec nous »... mais pour une auteure turque, on doit bien plus probablement y lire en grec : « éclat de soleil ».

## **Aziz, l'homme aux milles voix silencieuses**

Aziz Zahara est le centre mystérieux et silencieux du roman.

Contrairement aux autres personnages son intériorité nous reste inconnue. Son point de vue ne nous est jamais donné. Aucun chapitre ne lui est consacré. On ne voit pas à travers ses yeux.

Il nous reste inaccessible. Et pourtant, c'est lui la plus grande voix du roman. Car il est l'auteur de *Doux blasphème*, ce roman dans le roman. Il est le conteur d'histoire. Son enseignement prend la forme du récit de l'histoire de Rûmî.

Mieux, il *est* le roman. Son silence n'en est pas un : sa voix naît de l'harmonie de l'ensemble de ses récits. Mystique accompli, il est celui qui se diffracte dans tous ses personnages. Narrateur omniscient, il connaît le contenu des cœurs. Du plus vil au plus noble, homme et femme, riche et pauvre, assassin et assassiné, ils sont tous surpris brutalement par l'amour. Aziz maintient en lui toutes les différences et les contradictions, il les combine et les dépasse. Il unifie en lui la multiplicité des êtres. Parvenu au parachèvement, il pourrait dire comme le plus grand des *cheikhs* andalous : « Mon cœur est

---

<sup>3</sup> Shafak, p. 267

<sup>4</sup> Shafak, p. 300 : « Le quatrième niveau est indicible, répondit-il. C'est une étape à laquelle les mots nous manquent. Quand tu entres dans la zone de l'amour, tu n'as plus besoin du langage. »

devenu capable de toutes les formes<sup>5</sup>. » Cœur battant de l'ouvrage, rayonnant en son centre, Zahara se tient au point où toutes les perspectives s'abolissent. Narrateur omniscient, il pourrait dire avec ʿAllâj : « je suis la Réalité ».

Aziz échappe aux définitions par trop sommaires.

Comme Rûmî, il pourrait chanter : « Je ne suis [...] ni d'Orient, ni d'Occident, ni d'en haut, ni d'en bas / ni des éléments de la nature, ni des sphères qui tournent [...] mon lieu est un non-lieu / Je ne suis ni corps, ni esprit / Mon âme est l'Esprit des esprits / Lorsque je profère la dualité je vois le monde Un / Je vois Un, je chante Un, je sais Un, je lis Un.<sup>6</sup> »

Comme Shams, Aziz est un soleil qui ne peut se regarder directement en face. Il lui faut un Rûmî, une lune-miroir. Deux miroirs : Ella et *Doux blasphème*. Il se comprend en remontant le cours des choses, en saisissant son regard d'écrivain, depuis ses personnages romanesques qui en sont les émanations. Il se comprend par Ella, sa lectrice, qui le connaît, elle aussi, d'abord par sa voix romanesque, avant d'en faire la rencontre directe.

Aziz est le pivot. Il se fait médiateur. Il ramène le passé à la surface. Il lui redonne sa force et le réactive. Il assure son imprégnation et son entremêlement au temps présent. Il est celui par qui les mondes se rencontrent et dialoguent : passé et présent, orient et occident, croyance et incroyance, islam et judaïsme, banal et extraordinaire. Jusqu'au cœur même de son roman, où tous les êtres quelques soient les abysses qui les séparent semblent se répondre par-dessus les gouffres. Il opère des conversions. Il est intermédiaire entre soi et soi : c'est par lui qu'Ella se redécouvre vivante. « Le destin n'est pas un livre qui a été écrit une fois pour toutes. C'est une histoire dont la fin n'est pas décidée, qui peut prendre beaucoup de voies différentes.<sup>7</sup> » Ecrivain, c'est lui qui trace les lignes du *mektub*.

Il est le pont entre la vie et la mort. Comme tout derviche, il porte déjà sur lui le suaire et la tombe<sup>8</sup>. Sur ses traits pâles et émaciés, plane l'ombre d'une mort déjà vaincue, déjà victorieuse. Sa condamnation est une condamnation à mort. Mais avant cela, elle est une injonction à vivre, une exigence d'être. Jeune, il a fait l'expérience de sa destruction radicale par la drogue. D'autres traditions le nommeraient chamane ou en feraient une figure christique, il est de ceux qui sont déjà morts au monde, qui lui ont échappé une fois. De ceux qui ont découvert les voies mystérieuses, les chemins des entremondes : *mi'râj*, échelle de Jacob, montée aux cieux, sortie de la caverne ou envol mystique... Et parce qu'il connaît les deux mondes, une fois revenu dans le nôtre, il peut indiquer les voies. Que tous peuvent suivre, même – et surtout – les ménagères juives de quarante ans.

Mais il est aussi celui par qui viennent le scandale et la rupture. Faire d'hier la matrice d'aujourd'hui, c'est nier au présent sa capacité d'autonomie et d'autoproduction.

## Chants d'amour

### *Panorama de l'amour*

Elif Shafak convoque la multiplicité des amours en une fresque grandiose, où chacun tour à tour aime, pleure, souffre, accède à la félicité, délices et tourments...

---

<sup>5</sup> Ibn Arabi, « La Religion de l'Amour »

<sup>6</sup> Rûmî, cité par Abdelwahab Meddeb, *Instantants soufis*, p.43

[à révérier]

<sup>7</sup> Shams, in Shafak, p. 301

<sup>8</sup> Tanûra & Sikke.

Les deux principales se déploient avec toute la force des torrents, arrachant tout. Deux histoires absolues qui se constituent en miroir : celle de de Shams et de Rumi, celle d'Aziz et d'Ella.

La jeunesse a pour lot des histoires tragiques et amères, des amours sans réciprocités. Ce sont les cœurs arrachés d'Alladin et de Kimya, dans leur terrible infortune. L'un et l'autre brûlés à mort pour s'être trop approché du soleil de Tabriz<sup>9</sup>. C'est Kerra, épouse dépassée et délaissée.

Enfin, les amours conventionnels que la moindre brise dissipe. Histoires sans nécessités, finies avant même d'avoir commencées. Histoires d'une époque - la nôtre - qui a abandonné toute grandeur : un mot d'Ella suffit à faire voler en éclat la relation de sa fille. Shafak crée le contraste d'un passé passionné et tumultueux qui éclate dans la fadeur lénifiante du rêve américain.

### *Shams et Rûmî*

C'était un 9 novembre, date à laquelle les murs s'écroulent.

Shams et Rûmî : archétype de la rencontre.

Aux premiers mots échangés c'est le choc, la stupéfaction totale. Rûmî sent le monde s'ouvrir devant lui. Sa raison abdique. Expérience de l'insuffisance de la langue, de l'insuffisance de soi : ne reste que le silence et le vide. Désarçonné, Rûmî tombe. Amoureux.

La rencontre, c'est l'étincelle. L'éclair qui fait du cœur une braise rougeoyante. Il lui faudra 40 jours pour devenir brasier. 40 jours d'effort pour protéger la braise au milieu des cendres, pour lui laisser la possibilité de devenir. Contre le froid de l'habitude. Contre la pesanteur. 40 jours du partage des souffles. Miracle de l'endurance des âmes. L'harmonie des respirations attise leur feu.

Avec Shams, l'amour se fait défi. Volontairement marginal, il reste pur et authentique, sans compromis, sans renoncement. L'amour s'impose à Rûmî comme une révélation, il surgit comme une révolution. Shams lui fera prendre conscience de « ce que vit le commun des mortels : le fossé, profond et large, entre l'élite régnante et le peuple<sup>10</sup>. »

L'amour est constitution d'un « nous » harmonieux. Cette nouvelle entité possède son centre de gravité propre. Point d'union, centre mystérieux de l'amour, qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre des amants mais ne peut se maintenir sans leur consentement réciproque. Excentré par rapport aux deux ego, ce nouveau pôle est celui de l'attraction mutuelle mais surtout du déséquilibre, créateur de mouvement. Moyeu de la roue, apparemment immobile, autour duquel se meuvent les amants. Chacun, tour à tour, supportant l'autre et l'aidant à avancer. Par-là, l'amour est impulsion dynamique, il met en mouvement. *Al-7araka baraka*<sup>11</sup> ! L'eau croupie devient courante, elle retrouve le sens du devenir. « Tout amour, toute amitié sincère est une histoire de transformation inattendue.<sup>12</sup> »

Longue épreuve où Rûmî s'engage tout entier auprès de son bien-aimé, dans le mépris des conventions. Ayant déterminé ce qu'il y avait d'essentiel, il se défie des

---

<sup>9</sup> On retrouve cette idée tragique d'un amour aux dommages collatéraux douloureux, chez Saadi lorsque son ami lui dit : « O Saadi, / Je suis la bougie de cette assemblée, et qu'y puis-je / si le papillon vient, se brûle et se détruit ? » (*Gulistan*, éd. Robert Laffont, p. 105)

<sup>10</sup> Shams in Shafak, p. 375

<sup>11</sup> Proverbe égyptien : « Le mouvement est une bénédiction. »

<sup>12</sup> Shams in Shafak, p. 375

apparences, et les défie en retour. Avec Shams, il se dégage du superficiel et accède aux essences. Il accepte le risque de l'amour et s'abandonne<sup>13</sup> en confiance.

Il a planté son regard dans celui du destin, bien décidé à écrire la suite de son existence. 50 000 vers attesteront la fidélité à cette décision.

### ***Une ombre au soleil***

Mais le Soleil a ses ombres.

Shams porte en lui un feu inextinguible. Il incarne toute l'ambivalence de l'amour, autant bâtisseur que destructeur. Le soleil réchauffe et calcine.

Il est incarnation de la mystique radicale et violente, qui finit par délaisser les êtres proches et les sacrifier sur l'autel de la transcendance. C'est aussi la violence de Râbi3a se consacrant exclusivement à Dieu, renonçant à tout. Cette Râbi3a du peuple prête à tout brûler et à tout noyer, jusqu'au Paradis et à l'Enfer.

Shams accepte la jeune Kimya pour épouse, par faiblesse pour plaire à son bien-aimé Rûmî, sans parvenir à assumer les responsabilités qui lui en incombent. Car Shams n'est finalement pas du monde, et la jeune fille se meurt, dans l'incompréhension. Alors qu'il sait écarter la coupe d'alcool des lèvres de son bien-aimé Rûmî, le voilà désarmé. Incapable de reproduire ces gestes d'attentions, il se fait gauche, rude, humiliant... A l'ombre du soleil, elle finit par s'éteindre.

Histoire banalement tragique ? Non, car avec Kimya, c'est aussi un symbole qui meurt. Car la jeune fille est aussi une spirituelle, elle dispose d'un accès à l'autre monde. Elle peut voir les esprits. Et, finalement, parmi l'ensemble des protagonistes, c'est peut-être elle qui dispose de la force de dépassement de soi la plus grande. Née déclassée, pauvre et femme, elle est en mesure de transcender définitivement cette triple condition en se distinguant dans l'étude des sciences religieuses. Etrange message que de faucher la brillante jeune fille, qui meurt d'être trop femme. Amertume.

Chez Shafak, à l'espoir de la maturité déclinante, à l'espoir d'un nouveau départ de la vie parvenue à sa moitié, répond le tragique de la jeunesse. Si le *nay* de Rûmî ou d'Ella chante au Soleil, qu'il chante aussi ces séparations cruelles et la tristesse de ces bonheurs avortés !

### ***La Flamme et le Silence***

Revenons à Rûmî rendu muet par la présence de Shams. Car le véritable amour, finalement, ne peut se dire. « L'amour est savouré, mais son essence est incomprise<sup>14</sup> ». Cent noms ne suffisent à le cerner.

Mais qu'importe ce qu'il est, du moment qu'il est. C'est la dernière Règle léguée par Shams :

*« Une vie sans amour ne compte pas. Ne vous demandez pas quel genre d'amour vous devriez rechercher, spirituel ou matériel, divin ou terrestre, oriental ou occidental... Les divisions ne conduisent qu'à plus de divisions. L'amour n'a pas d'étiquettes, pas*

---

<sup>13</sup> Rejoignant là le cœur de sa foi (*islâm* : abandon).

<sup>14</sup> Ibn Arabi, *Traité de l'amour*, p. 27

*de définitions. Il est ce qu'il est, pur et simple. [...] « L'univers tourne différemment quand le feu aime l'eau<sup>15</sup>. »*

Le voilà au-delà des mots, devant le soleil brûlant comme la flamme.

Écoutons Salar Aghili<sup>16</sup> prêtant sa voix un instant à Rûmî, poète capable de toucher au sublime en quelques vers d'une simplicité déroutante :

*Les hommes sont comme les trois papillons devant la flamme d'une bougie  
Le premier s'en approche et dit:  
"Moi je connais l'amour"  
Le second vient effleurer la flamme de ses ailes et dit  
"Moi je connais la brûlure de l'amour"  
Le troisième se jette au Cœur de la flamme et se consume  
Lui seul connaît le véritable amour.*

Comme pour atteindre au sens le plus profond de la lecture, il faut plonger.

Rûmî signera bientôt ses poèmes du sceau du silence (*khamush*). Mais si le poète se tait, le chant ne continue-t-il pas de vivre dans la poitrine de celui qui l'a écouté ?<sup>17</sup>

Il n'est de silence que de deux sortes.

Le premier, celui de l'ordre et de l'oppression, est un silence superficiel. Il n'est que le cri qu'on ne peut pousser. Il est la voix muette du désordre intérieur.

Le second est silence des plénitudes. Il est silence car il n'est rien à dire qui ajouterait à l'harmonie du monde. Silence de la beauté et des émerveillements. Gorge étreinte par la rencontre de la perfection. L'harmonie se passe de gloses et de commentaires. Dense, le silence des amants est la prolongation muette de leur dialogue incessant.

Parole de feu du poète, c'est la voix du *nay* qui s'élève et remplit le silence :

*Le chant de cette flûte c'est du feu non du vent,  
Quiconque n'a pas ce feu qu'il devienne néant.  
C'est le feu de l'amour qui en elle est tombé*

---

<sup>15</sup> Règle 40. Shafak, p. 469.

<sup>16</sup> Se reporter à la B.O. du film *Bab'Aziz, le prince qui contemplait son âme*, mise en musique d'Armand Amar (<https://www.youtube.com/watch?v=zFObL0Sj4A0> où il est suivi par le « Poème des atomes » de Rûmî).

<sup>17</sup>

## Chants divins

أعطني الناي و غنّ.. فالغنا حبُّ صحيح

أعطني الناي و غنّ.. فالغنا سرُّ الخلود

جبران, المواكب

Donne-moi le nay et chante,  
Le chant est le véritable amour<sup>18</sup>

...  
Donne-moi le nay et chante,  
Le chant est le secret de l'éternité<sup>19</sup>

Gibran, *Les Processions*

أيها الشحرور غرِّدْ فالغنا سرُّ الوجود<sup>20</sup>  
جبران، الشحرور (البدائع و الطرائف)

### *L'homme est un roseau chantant*

L'image du roseau est profonde. Bien des auteurs l'ont utilisée.

La Fontaine dans sa fable douteuse "Le Chêne et le Roseau" lui fera dire « *je plie, mais ne romps pas* ». Un éloge de la servilité sans surprise de la part de ce courtisan, conseiller des princes et spécialiste du courbage d'échine. Passons.

Plus intéressante est cette pensée Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. [...] Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien<sup>21</sup>. » Pour le théologien janséniste, ce que l'homme possède en plus c'est la pensée ou – plutôt – *l'esprit*. Il est intéressant de croiser Pascal dans cet écho aux poèmes de Rûmî. Ne partagent-ils pas la même intuition fondamentale quant à la recherche mystique ? Quand Rûmî déclare : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé<sup>22</sup>. » Pascal répond à l'identique : « Console-toi. Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé<sup>23</sup> ». Convergences mystiques, uniquement conditionnées par les traductions particulières françaises ou persanes d'une même réalité profonde. En effet, « la couleur de l'eau est celle de son récipient.<sup>24</sup> »

---

<sup>18</sup> Gibran, *M&P*, p. 24

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>20</sup> *Ibid.* p. 177 : « Ô merle chante, / car le chant est le secret de l'existence »

<sup>21</sup> Pascal, *Pensées*, frag. 347 (éd. Brunschvicg). En écho à cette pensée, rejoignant les mystiques de l'unité avec le Réel, Simone Weil notait dans un de ses *Cahiers* : « Non seulement je pense l'univers qui m'écrase, mais je l'aime. » (K4, ms. 97 in OC, VI, 2, p. 129)

<sup>22</sup> Rûmî, *Odes mystiques*, p. 279 ou *Livre du dedans* [à révéfier sur la réf. exacte]

<sup>23</sup> Pascal, Fragment hors Copies n° 8H-19T (recto), <http://www.penseesdepascal.fr/Hors/Hors16-moderne.php>. La plupart des analystes considèrent que cette stance s'appuie directement sur Saint-Augustin (notamment sur les *Confessions*, livre X, ch. 18-20). L'idée serait aussi présente chez Saint Paul et Platon...

<sup>24</sup> Junayd al Baghdâdî [à sourcer]

Pascal ajoute pour expliciter le roseau pensant : « l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends.<sup>25</sup> ». Aurait-il fait sien ce développement possible : « Ni la terre, ni le ciel ne Me contiennent, mais le cœur de Mon fidèle serviteur Me contient<sup>26</sup> » ?

Mais l'image la plus féconde, la plus puissante, est celle du *nay* de Rûmî.

*Écoute la flûte de roseau, écoute sa plainte  
Des séparations, elle dit la complainte :*

*Depuis que de la roselière, on m'a coupée  
En écoutant mes cris, hommes et femmes ont pleuré.*

*Pour dire la douleur du désir sans fin  
Il me faut des poitrines lacérées de chagrin.*

*Ceux qui restent éloignés de leur origine  
Attendent ardemment d'être enfin réunis.*

Mais l'image crypte probablement beaucoup plus qu'une évocation magnifique de la séparation.

*Chacun à son idée a cru être mon ami  
Mais personne n'a cherché le secret de mon âme ;*

*Mon secret pourtant n'est pas loin de ma plainte,  
Mais l'œil ne voit pas et l'oreille est éteinte.*

*Le corps n'est pas caché à l'âme ni l'âme au corps,  
Ce sont les yeux de l'âme seuls qui pourraient le voir.*

*Le chant de cette flûte, c'est du feu, non du vent.  
Quiconque n'a pas ce feu, qu'il devienne néant !*

Réalité physique et symbolique se répondent.

Peut-être faut-il revenir au moment où le roseau est coupé... A ce moment, il ne peut rendre le moindre son : son intérieur n'est pas vide mais encombré de nœuds et de cloisons. Il faut qu'un fer chauffé au rouge le traverse de part en part, perçant les différents voiles, dégageant la voie, dégageant la voix. Il faut qu'un feu brûlant purifie le cœur du roseau, afin que son chant puisse s'élever. Il lui faut être transpercé. Ainsi l'homme...

### ***Le Souffle de feu***

Ce feu qui fait chanter, ce n'est pas la respiration fragile de l'âme individuelle (*nafs*) mais le souffle puissant de l'esprit (*rua7*)<sup>27</sup>.

---

<sup>25</sup> Pascal, *Pensées*, frag. 348 (éd. Brunschvicg)

<sup>26</sup> *7adîth qudsî* (cité par l'imâm Ahmad ibn Hanbal, *Kitâb az-Zûhd*) [à vérifier]

<sup>27</sup> Même nuance chez les hébreux : *nephash / ruach*.

De même c'est sous cette double forme Souffle-Feu que l'Esprit Saint descendit sur les apôtres pour les envoyer parcourir le monde et prêcher. A Konya, d'ailleurs, qui sera l'une des premières villes du monde évangélisé par Saint Paul...

« Quand le jour de la Pentecôte fut arrivé, [les apôtres] se trouvèrent tous ensemble. Tout à coup survint du ciel un bruit comme celui d'un violent coup de vent. La maison où ils se tenaient en fut toute remplie ; alors leur apparurent comme des langues de feu qui se partageaient et il s'en posa sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis d'Esprit Saint et se mirent à parler d'autres langues<sup>28</sup> »

La manifestation symbolique de l'Esprit comme souffle et comme feu est parfaitement transparente. Et le texte d'ajouter que les mauvaises langues disaient : « Ils sont pleins de vin doux !<sup>29</sup> » Habités par un nouveau souffle, saisis d'ivresse mystique, ne chantent-ils pas ? Comme la flûte, ils sont compréhensibles par tous, ils parlent le langage universel, la langue des oiseaux, la langue de l'amour.

Le poète réinvente le langage pour chanter l'invisible, au plus profond du cours du torrent. « Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs<sup>30</sup> ».

### Poète & prophète

Le poète est avant tout un traducteur. « L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible.<sup>31</sup> » L'homme est le réceptacle possible de la transcendance et, surtout, son traducteur sensible : il opère la transmutation du souffle immatériel et imperceptible à la plainte audible et profonde qui émeut les cœurs en leurs tréfonds. Comme le roseau, comme Isaïe, une fois sa parole libérée par la braise que l'ange lui a posé sur la lèvre, il assure sa fonction prophétique et rend audible ce qui lui vient d'Ailleurs.

Chaque civilisation a évoqué à sa manière cet Autre qui parle *par* et *avec* le poète. C'est l'inspiration occidentale, c'est le *duende* du flamenco, c'est le génie latin, c'est le « *daïmôn* » grec... c'est toujours un *esprit* qui possède le poète. L'amoureux est forcément « *majnoun* », c'est-à-dire aussi « fou » qu'« endjinné ». Il pourrait dire avec Rimbaud : « Je est un autre<sup>32</sup> ».

Le Souffle vient de plus haut, il excède le chanteur. Il s'engouffre en lui et le traverse. Il est toujours *dans* la flûte et *hors* la flûte.

L'homme baigne dans ce milieu spirituel (*i.e.* d'esprit, de souffle). L'air n'appartient à personne. Il vient d'ailleurs, on le respire et on le rend.

Dans la roseraie – « Dans le jardin, des roses à foison, et l'air ne parvient pas / à se dissocier de la rose.<sup>33</sup> » – les premiers mots de Saadi sont exaltation du souffle : « Le souffle

---

<sup>28</sup> Actes des apôtres (2,1-4).

<sup>29</sup> Actes des apôtres (2, 13).

<sup>30</sup> Lettre de Rimbaud à Paul Demeny (dite « du voyant »), 15 mai 1871. Il y ajoute : « Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant. // Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. »

<sup>31</sup> Paul Klee.

<sup>32</sup> Lettre de Rimbaud à Paul Demeny (dite « du voyant »), 15 mai 1871.

<sup>33</sup> Mahmoud Darwich, « Le lanceur de dés », *Le lanceur de dés et autres poèmes*, Actes Sud, coll. « Archives privées », 2009, pp. 55-74.

في الحديقة وردٌ مشاع ، ولا يستطيع الهواء  
الفكاك من الورد  
محمود درويش، "لاعب النرد"

qu'on aspire prolonge notre vie, le souffle qu'on exhale réjouit l'existence. Ce sont bienfaits qui vont de pair [...]. Remercions Dieu deux fois à chacune de nos respirations.<sup>34</sup> »

Par l'homme, le Souffle se fait Chant.

Et quoi d'autre que le *nay* pour chanter les variations infinies de l'amour ? Le roseau ne se limite pas aux notes discrètes et quantifiées par trop occidentales, mais offre les inépuisables possibilités des nuances orientales. Et, quand la flûte européenne cherche une musique qui ne soit rien de plus que la restitution fidèle de sa partition, le chant du *nay* préserve son mystère. Il y a en lui quelque chose qui échappe à la musique : le souffle y reste présent. Défi aux notes occidentales, le souffle les précède, les contient, les rassemble et les dépasse... Les notes sont autant de perles qu'un écrin de souffle présente, unissant leurs éclats.

### *Le secret de l'existence*

Le chant est dépositaire du secret de l'existence.

Peut-être parce qu'un jour, au fond d'un puit, un roseau a recueilli les paroles sacrées du Prophète<sup>35</sup>. Le berger les a fait rejaillir, encore plus belles, dans l'harmonie de sa simplicité.

Il faut des intermédiaires pour accéder au Réel. Le soleil ne peut se contempler directement, il a besoin de la lune. De même que la lune n'est belle que du soleil ; le miroir de ce qu'il reflète ; Rûmî de Shams ; Ella d'Aziz.

Les miroirs sont moins faits pour refléter l'égo de celui qui les regarde que pour lui offrir une voie vers l'invisible transcendant... « Seul celui qui n'est pas amoureux voit dans l'eau sa propre image<sup>36</sup> ».

Plainte sublime tressée de silences, le chant de la flûte s'élève.  
L'heure est venue de se taire...

« Ô silence, tu es ce qu'il y a de plus précieux au centre de moi-même<sup>37</sup> »  
*Rûmî - Khamush*

... ..

*تیبو / Thibaut*  
*Paris – Aix-en-Provence*  
*Avril 2016*

(corrigée : v. 1.3 - 03/2017)

---

<http://www.mahmouddarwish.com/ui/english/ShowContentA.aspx?ContentId=28>

<sup>34</sup> Saadi, *Gulistan*, éd. Robert Laffont, p. 15-16 (trad. P. Seghers).

<sup>35</sup> Rûmî, *Mathnawî*, IV, 2232 (Eva de Vitray Meyerovitch, *Mystique et poésie en Islam*, Desclée de Brouwer, 1972, p. 88).

<sup>36</sup> Attribué à Rûmî [à sourcer]. Hallâj utilise une image similaire : « Et que de soif je ne m'apprête à boire de l'eau / Sans que je voie une image de Toi dans ma coupe » (Hallâj, *Poèmes mystiques*, trad. Sami-Ali, Paris, Sindbad / Actes Sud, 1985, § 26, p. 57).

<sup>37</sup> Rûmî, *Odes mystiques*, n° 38.